



WCP 2008 Proceedings
Vol.45 Philosophy of Religion

Vérité et Royauté

Roland Jean Akiki

Université Saint Esprit de Kaslik, Lebanon
youghanna@usek.edu.lb

Résumé Une approche philosophique de la prière à des fins politiques est possible dans le cas où les deux substantifs sont mis en relais inconditionnel. Le premier élément responsable de cette filature des liens c'est la présence de l'autre. Prier et faire de la politique sont deux activités humaines trop humaines qui exigent l'ouverture à l'autre, pour l'autre comme pour l'édification de sa propre identité individuelle et collective. Comme les rites et les cultes, la liturgie, notamment la prière collective, a un effet thérapeutique, et pédagogique, disons didactique et sociopolitique. Elle calme les esprits, la volonté, apaise l'angoisse et solidifie les liens sociaux. L'Eglise, par exemple, est née du rassemblement du peuple de Dieu en prière et c'est dans son sein que toute célébration liturgique trouve perpétuellement son accomplissement aussi bien que sa régénération dans l'invocation du nom du Christ-Vérité, Rédempteur, Fondateur, Roi et Prêtre. La présente étude sur « Vérité et Royauté » focalise l'attention sur l'essence même du politique qui se nourrit du religieux tout en lui fournissant gloire, pouvoir et moyens d'existence.

1. Ce que l'on propose ne prétend pas à l'exclusivité ni à l'originalité, surtout quand il s'agit d'une question propre à l'âge de la conscience humaine, la question de la vérité, que l'on traite dans une mise au point très serrée, pour en dévoiler, tant soit peu, le secret, à même d'amenuiser les écueils de la recherche. Partant de cette même

proposition, il serait permis de fixer l'attention sur la ligature mystérieuse qui étirent, dans la familiarité, deux notions essentiellement compatibles : la vérité et la royauté. A cet effet, la présente étude, chapitre d'une nouvelle recherche, contribuera à préciser l'objectif du travail susceptible de révéler *les fins politiques de la prière*. Ainsi l'on peut s'épargner le recours à d'interminables introductions pour expliquer le propos et faciliter la saisie intellectuelle de ce qui est humain par essence, de ce qui relève de l'ordre de la praxis, de l'affect, du sensible et d'une intériorité largement ouverte au monde.

2. La méthode du travail consiste en une étude comparée des religions, une étude de textes sacrés appartenant aux anciennes civilisations moyen et extrême orientales au sein desquelles le divin revêt l'habit du défenseur du roi, dont il est d'ailleurs l'archétype, ou le père, tel qu'il a été forgé dans l'imagination des collectivités croyantes et non croyantes. Le recours à *la dialectique transversale*¹ pour analyser les

¹. On comprend par dialectique transversale toute dialectique, ou art du dialogue, de la discussion, de l'échange spirituel et matériel. Cette dialectique est basée essentiellement, d'une part, sur la méditation, la concentration sur soi, ou le dialogue avec soi-même, à basse ou à haute voix, à même de se convaincre et d'acquérir confiance et véracité ; et d'autre part, elle est écoute et ouverture à l'autre pour un certain échange d'idées, d'expériences et d'exercices spirituels qui viennent s'ajouter aux supplications et demandes, dans une plongée mystique pour, en fin de compte, faire resurgir l'être ailé qui chercherait conversion, métamorphose et changement radicale d'une situation précaire, changeante en une autre plus subtile et durable. Cette dialectique, concrétisée, originairement, dans l'alliance entre le moi et le nous ; le ciel et la terre ; l'en-bas et l'en-haut ; le visible et l'invisible, l'ici et maintenant et le pas encore, suppose, comme toute autre dialectique, l'antithétique et l'antinomique dont parle Julien Freund dans *L'essence du politique*, Dalloz, 2004, p. 98.

Dans la dialectique transversale, dont la verticale est une ascension obligée de toute réussite sociale, communautaire, on balisera le chemin vers une certaine réconciliation des contraires, une certaine

différentes expressions, les méditations et les pétitions religieuses s'avère d'une utilité inéluctable à même de traduire le parcours du concept ou de l'expression idéale d'une quelconque réalité à travers l'histoire des peuples, leurs souffrances et leurs espérances et qui ont été souvent rattachées à la personne même du roi, le prêtre, le représentant de son peuple.

3. Les différentes études épistémologiques des deux notions que l'on retrouve sur les deux rives du savoir, le théorique et le pragmatique, assez suffisantes pour les chercheurs, nous donnent l'opportunité de suivre le fleuve dans son cours entre les deux, et de pouvoir reprendre avec Héraclite et Nietzsche, que la relativité, elle aussi, « ne peut se baigner deux fois dans le même fleuve ! ». Deux rives et un lit ne font pas trois mais quatre. L'ensemble n'est ni l'un ni l'autre. Le fleuve passe toujours entre deux rives et ne quitte guère son lit que par effet d'inondation. La vérité, elle aussi, ne peut se dévoiler que dans cette magnificence. Elle est le tout, l'englobant, la durée qui perdure, elle est l'essence.

4. Comment être dans la vérité, saisir la vérité, dire la vérité ? Cela dépend de notre façon de respirer, de voir, d'entendre, d'appréhender et de vivre. Dans ce sens là, on ne s'inscrit pas exclusivement dans la tradition upanishadique, on traduit, en effet, l'essentiel de la saisie du

« sympathie » qui aide les différents acteurs de trouver ensemble le chemin de l'élévation quasiment comparable à la montée de l'échelle mystique, qui n'est jamais conçue, illustrée ou parachevée sous forme d'ascension solitaire, quel que soit fort et puissant l'impact du face à face. L'altérité sociale et collective est toujours là dans l'écrasante transparence de sa présence (à tout le moins dans le fond culturel qui étoffe la conscience religieuse et humaine tout court). Avec la dialectique transversale se dessine l'image de l'*homo spiritus* capable de *co-transcendance* (dans le sens de l'élévation de l'ensemble par l'ascension de l'élite, le salut de la communauté par l'intermédiaire et l'œuvre salvatrice d'un seul de ses membres, voire l'expérience sociale avec le saint le messie et le héros).

réel, tel qu'il a été apprivoisé par la conscience humaine. Pour résumer cette première résolution, l'on peut avancer la définition arabe du mot telle qu'elle a été retenue dans *Muḥit Al Muḥit* : الحقيقة هي الموت الموجب للإنسان. *La vérité c'est la mort que l'homme doit subir*. Il paraît qu'il n'y a pas, pour l'arabe, de vérité plus sûre que celle-ci². L'homme est mortel. De cette unique vérité découle tout le reste, qu'il soit en rapport avec la vie avant ou après la mort. Ainsi, toute autre vérité s'avère relative, tant et si bien qu'elle fait partie ou dépend de la première. Le tenant de cette vérité, le vivant, celui qui en a conscience, a pu relever, tout au long des siècles, le défi de la cohabitation avec la mort et écrire, pour autant, la culture de la vie qui est en fait celle de la mort latente, suspendue sur le revers flamboyant de la médaille, qui crie victoire, gloire et pérennité³.

5. Sous la diffusion de cette lumière macabre, l'homme réussit à réconcilier les contraires, à réanimer la volonté de vivre quelle que soit la nature de l'épreuve à subir. D'un être soumis, dont la vulnérabilité l'emporte sur sa physiologie fragile, l'homme opte pour l'acquêt d'une cause gagnante, celle de son cœur qui réfracte le noir sur un au-delà, où

². On trouve chez Omar Al Khayyam, dans ses *Ruba'iyat*, la même expression : « XIX - Buveur, urne immense, j'ignore qui t'a façonné! Je sais, seulement, que tu es capable de contenir trois mesures de vin, et que la Mort te brisera, un jour. Alors, je me demanderai plus longtemps pourquoi tu as été créé, pourquoi tu as été heureux et pourquoi tu n'es que poussière. » ; « XXXI - Personne ne peut comprendre ce qui est mystérieux. Personne n'est capable de voir ce qui se cache sous les apparences. Toutes nos demeures sont provisoires, sauf notre dernière: la terre... » Traduction de Franz Toussaint, Paris, L'Édition d'art H. Piazza.

³. La question de Pilate à Jésus (Jn. 18, 38), le Roi condamné, est la figure, on ne peut plus fort, de cette alliance contractée, sous le glaive de la mort, entre Royauté et Vérité. Cette dernière paraît beaucoup plus puissante dans la mesure où elle cache, la lumière, l'autorité royale, mise en question, du fait même qu'elle assume, dans la transcendance, l'humilité d'un Condamné à la couronne rouge de sang, ou Verbe martyrisé « Purpurwort » (Paul Celan, « Psalm »).

le repos de l'esprit, en contraste avec celui de la chair, subsiste sous l'effet d'un dynamisme intérieur, à la dimension de l'univers entier. Croyant ou non croyant, le révolté de la nature, conscient ou inconscient de ses attaches socio psychophysiologiques, se ressaisit et s'arroge les titres, l'un à la suite de l'autre, pour imposer son autorité sur le créé et sur l'incréd, délibérant pour la vie ou pour la mort. Il est alors Roi, Seigneur, Fils de Dieu, Souverain ou Empereur :

« Né de la Vérité, il croît par la Vérité – un Roi, un Dieu, le Vrai, le Vaste »⁴,

Le « Fils de Rê, vivant de Vérité, Seigneur des couronnes, Akhenaton⁵... qui se complait en la Vérité⁶ ».

6. Naissance, croissance et complaisance forment, chez les Anciens en général, les trois piliers sur lesquels est construit le trône du Souverain et dont l'essence est Vérité. Cette épopée royale de la Vérité reflète un fond intégralement calqué sur l'*Autorité*, l'autre *Puissance* émanant de la mort comme si elle provenait de la vérité elle-même ; d'où l'adage : « La vérité est souveraine » صاحب الحق سلطان, dans le sens où c'est elle, qui décide, par la voix de son possesseur, en l'occurrence le Roi, de la mort ou de la vie. On ne parle pas pour le moment de l'autorité qui tient la première place dans le développement de cette recherche, tant et si bien qu'elle forme un lien substantiel entre politique et religion, mais on va essayer d'interpréter, dans les limites temporelles imparties (à cette

4. *Rig Véda*, IX, 110, 4 et IX 108, 8, Cf. Shri Aurobindo, *La vie divine*, T IV, p. 161

5. « Grand hymne à Aton », (v.1346-1347 av. Christ), Traduction de F. Daumas, *La civilisation de l'Égypte pharaonique*, Paris, Arthaud, 1965, dans *Quand les hommes parlent aux Dieux, Histoire de la prière dans les civilisations*, sous la direction de Michel Meslin, Bayard, 2003, p. 31-34.

6. Prière à Amon, dispensateur de vie. Trad. de A. Barucq-F. Daumas, op. cit., p. 201-203, in *ibid.*, p. 42

première séance), un texte typique de la prière juive qui nous conduira vers une meilleure compréhension de l’assertion politico-religieuse.

Que son Grand Nom soit glorifié et sanctifié dans ce monde qui va être créé de nouveau, où Il fera revivre les morts et les ressuscitera pour la vie éternelle.

Il va reconstruire la Cité de Jérusalem et établir son Temple en son milieu ;

Il va déraciner tous les cultes étrangers de la terre et restaurer le culte du Ciel ;

Et le Saint UN, béni soit-Il, règnera dans son Royaume dans la Gloire.

Durant ta vie, durant tes jours, et durant la vie de toutes les maisons d’Israël, rapidement et dans un futur imminent, disons : Amen !⁷

7. La première remarque sur ce *Grand Kaddish* revient au fait qu’il a été ajouté au *Kaddish* traditionnel, évoquant, en plus, le renouvellement du monde, par lequel il débute la résurrection des morts et la venue imminente du Royaume de Gloire. La deuxième remarque, aussi pertinente que la première, c’est que le *Kaddish* est une prière collective qui nécessite au moins la présence du quorum de l’assemblée (*minyán*). De toute évidence, la formulation de cette prière s’inspire des Ecrits prophétiques et des Psaumes, (qui traduisent, en effet, l’expérience et l’attente messianique de tous les peuples de la région) focalisant l’attention sur la substance même de la prière : ouverture au Créateur du monde, qui est lui-même son régénérateur, le juste et le fidèle qui n’oublie pas ses promesses ; le Vrai Roi, le Vrai Dieu, qualités introuvables chez les rois et les juges de ce monde.

8. Une lecture minutieuse de cette prière, le *Kaddish*, avec d’autres du même genre, permet de saisir la structure mentale et psychique qui sous-tend leur formulation et leur récitation. La foi en Dieu, la ferme

⁷ . H.H. Donin, *To Pray as A Jew*, Basic Books, USA 1980, p. 224 (Notre traduction française.)

conviction qu'Il est le Vrai et qu'il n'y a pas d'autre que Lui, donnent au croyant le moyen de contourner la vérité de la mort par celle de la vie, tant et si bien qu'il croit aussi en leur tangencialité, qu'en la transversalité de la réception effective de l'économie divine, laquelle a introduit l'écriture sur des lignes courbes. En effet, Moïse n'a pas vu la face de Dieu, il n'a même pas connu son nom, il a expérimenté la Présence, *Shekina*, dans le feu qui brûle mais ne consume pas et dans le bruissement du souffle qui vient renouveler le monde avec une dizaine de lois. Comme lui, et à sa suite, tout juif a accès à cette expérience fructueuse quand il prie pour et avec son peuple. L'*Amen*, à la fin, est très significatif : la prière est récitée par une personne au nom de l'assemblée, mais c'est cette dernière qui acquiesce et confirme que « Dieu est Roi et fidèle » (*El, Melekh, Ne'eman*). L'*Amen* est alors une croyance ferme au joug du Royaume de Dieu. (*Shabbat*, 119b)⁸. Etant un témoignage collectif, une déclaration solennelle de cette vérité sans tache, l'*Amen* peut être dérivé directement du nom *emet* אמת : vérité ou du radical '*mn*' désignant l'aspect de l'attribut fidélité, qui est cet aspect de l'attribut vérité selon lequel ce qui est solide et stable, résistant à toute épreuve, persiste et dure sans défaillance aucune⁹.

9. Saint est le Nom de Dieu, Saint est-Il dans sa présence – absence qui couvre le monde par la nuée comme par l'ardeur qui monte de l'assemblée réunie en son Nom. Sanctifier ainsi le Nom de Dieu devient, le cas échéant, le devoir des fils envers leurs parents décédés, mais surtout, envers l'Immortel par définition, dont la mort d'un seul de ses fidèles est considérée comme une atteinte à Sa Toute-Puissance, un

⁸. Donin, op. cit., p. 228

⁹. Louis Jacquet, *Les psaumes et le cœur de l'homme, étude textuelle, littéraire et doctrinale*, Duculot, Belgique, 1975, p. 747. *Amen* peut, enfin, être dérivé d'*Amun* le grand dieu égyptien qui a unifié le Pays par son adoration et fut exporté même à l'étranger, comme étant le Vrai et le Dieu des dieux. (cf. Le Moïse de Freud) ; à préciser que si *Emet* est la quatrième des Séphirotes, *Kether* où la couronne en est la première.

déficit dévotionnels dans les voix adoratrices¹⁰. Le Kaddish (ici *Kaddish Yatom*) prend alors une intonation funéraire, mais il porte l'espérance

¹⁰. « ... Qu'un seul juif manque, et il y a déjà une perte pour la grandeur et la sainteté de Dieu. Et nous prions donc pour que son Nom soit « magnifié et sanctifié... » Léon Wieseltier, *Kaddish*, Calman Lévy, 2000, traduction française, 2003, p. 37. Car si c'est le vivant qui magnifie la grandeur de Dieu, le mort ne peut rien faire. On trouve la source de cette inclusion apologétique dans le Psaume 88, 11-13 qui dit dans l'interrogation affirmative : « Pour les morts fais-tu des merveilles, les ombres se lèvent-elles pour te louer ? Parle-t-on de ton amour dans la tombe, de ta vérité au lieu de perdition ? Connaît-on dans les ténèbres tes merveilles et ta justice au pays de l'oubli...? »

Ceci nous renvoie directement en Babylonie où le cri des mortels semblait avoir la sincérité d'un fidèle serviteur qui avouait une intimité beaucoup plus forte avec son dieu ; où il aurait dû être préférable que le serviteur restât vivant pour qu'il puisse, dans la vérité, adorer et révéler son dieu, car la mort indique un manque essentiel, un mensonge idéologique originaire :

« Un serviteur vivant révère son maître ;

De la poussière morte, qu'apporte-t-elle de plus à un dieu ?

...

Lorsque toi, son dieu, tu es à son côté,

Sa parole est de choix, ce qu'il dit est correct ». *Hymnes et prières aux Dieux de Babylonie et d'Assyrie, « A Marduk »* Traduction et notes de Marie-Joseph SEUX, éditions du Cerf, 1976, p. 175

Cette tradition religieuse transmise tout au long des siècles reprend son ardeur sous la plume de Paul Célan, qui n'oublie guère son unique ciel ni les mots perdus dans la grande épreuve de la deuxième guerre mondiale. Le premier mot perdu, qui signe son poème « l'Écluse », est l'âme sœur qui pourrait être celle de tout condamné à la Shoah השואה, l'*Holocauste* ; le deuxième mot perdu, et dont le poète lui-même est l'objet de recherche, c'est le *kaddish* en tant que devoir à remplir envers ses parents défunts ; enfin c'est le mot à sauver, dans le passage à travers l'écluse, le *Yizkor* "Souvenance" lequel est une prière où l'on demande à Dieu, au goût salé des larmes, de Se souvenir des défunts, et d'accorder le repos à leurs âmes. Voici le beau poème de Célan : « *L'Écluse*

en la réconciliation et le rachat des fautes des pères par leurs fils. Il s'agit de l'heure de la Vérité où tout sera rétabli selon le choix et la décision du Grand et Souverain Juge.

10. Non loin de cette tradition, sémite en particulier, la liturgie syriaque de l'Eglise maronite introduit le *Kaddish* dans la célébration eucharistique¹¹, comme partout dans les messes catholiques, préparant la prière sacerdotale, mais elle l'intègre également dans toutes les célébrations sous la forme d'une trilogie simplifiée, que ce soit au début ou à la fin de la prière¹² :

Kadishât Alôho, Kadishât Hayeltono, Kadishât lo moyûto

قَدِيشَةَ الْوَا قَدِيشَةَ حَيَلْتُونَا قَدِيشَةَ لَا مُوَيُّوَدَا

11. Cette simple formule rejoint le *Kaddish Yatom* quand elle est récitée à la fin de la prière funèbre où toute la communauté dit sa foi en Dieu le Saint, le Puissant et l'Immortel¹³. C'est dans cette proclamation,

Sur tout ce deuil qui est le tien : pas de deuxième ciel.

Contre une bouche, pour qui c'était un mot multiple (Tausendwort), j'ai perdu – perdu un mot, qui m'était resté : sœur.

Auprès de mille idoles (Vielgötterei) j'ai perdu un mot, qui me cherchait : Kaddisch.

A travers l'écluse j'ai dû passer, pour sauver le mot, le replonger au flot salé, le sortir, le faire franchir : Yizkor. »

Paul Celan, *La rose de Personne*, « L'écluse », traduction de Martine Broda, José Corti, 2002, p. 33

Ce qui donne à ce poème son sens plénier, ce sont les deux vers du poème précédent intitulé « Douze ans », dans lequel Celan confesse sa foi au Ciel unique, celui de la vie éternelle. Il pose la question suivante : « *Qui dit que tout est mort pour nous quand notre œil s'éteignit ? Tout s'éveilla, tout commença...* ». *Ibid.*, p. 31.

¹¹ . « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, la terre toute entière est pleine de sa Gloire... » Isaïe 6, 3

¹² . Il s'agit d'une simple formule récitée par le célébrant ou la communauté et à laquelle on répond par « Prends pitié de nous ».

¹³ . On trouve cette évocation trois fois répétée dans la liturgie latine du **Vendredi Saint** où après l'élévation de la Croix et l'annonce du Prêtre

trois fois solennelle, que la communauté des fidèles, avec les parents du défunt, professe sa foi en la résurrection des morts et le salut du monde. Toujours est-il que, dans cette profession de foi, il est question d'une ouverture triomphale sur la fin de la vie terrestre, où le croyant ne tombe pas dans le noir. La foi en Dieu, et en son *Messie*, le Saint, le Puissant et l'Immortel donne à l'homme l'énergie suffisante pour traverser l'épreuve de la mort, « le pont » (la *Croix* dans le Christianisme), avec courage, mais aussi avec sérénité et paix intérieure. L'homme n'est pas alors *ein Mensch zum Tode*, comme le voulait le malheureux Heidegger¹⁴, mais un être pour la vie. La pérennité est assurée, si ce n'est pas par le fils et le proche parent du défunt, elle l'est par la communauté en prière. C'est la raison pour laquelle l'assemblée juive peut réciter le *Kaddish* pour un mort qui n'a pas de descendance, comme elle le fait pour un non juif¹⁵. C'est toujours le cas dans les célébrations chrétiennes où la communauté, solidaire de tout un chacun de ses membres, acquitte ses dettes et se réconcilie avec le Vrai pour le renouvellement et la survie après la mort. L'horizontalité dynamique et effective de la prière, est un moment décisif dans la transversalité des liens qui attèlent au Ciel. C'est cela l'effet de co-transcendance dont il est question plus haut.

célébrant. **V** : *Ecce Lignum Crucis, in quo salus mundi pepéndit*, le peuple chante trois fois, **A** : *Sanctus Deus, Sanctus Fortis, Sanctus Immortális, miserére nobis*. Cf., Laacher Messbuch 2008, Lesejahr A, Verlag Katholische Bibelwerk, Stuttgart, ss. 293-294. Le texte Allemand : **V** : *Seht das Kreuz, an dem der Herr gehangen, das Heil der Welt*; **A**: *Heiliger Got, Heiliger, starker Gott, Heiliger, unsterblischer Gott, erbarme dich unser*.

¹⁴. L'expression est à M. Gauchet, *La démocratie contre elle-même*, tel Gallimard, 2002, p. 2

¹⁵. « ... S'il devait y avoir une heure de grâce et que le (non-juif) soit guéri, alors le nom de Dieu aura été sanctifié » Enseignement d'Isaac Attia, érudit d'Alep au début du XVI^e siècle, cf. Wieseltier, p. 374

12. Dans cette description se dessinent les contours de la cité des élus, la Jérusalem terrestre pour ceux qui attendent toujours leur Messie et la Jérusalem céleste pour ceux qui attendent la deuxième venue de leur Messie¹⁶. Dans les deux cas, l'imminence de cette venue est mise sur feu vif, car l'heure de la Grande Vérité approche : la mort qui sera vaincue par les lumières de la résurrection. Quelle soit dans ce monde ou dans l'autre, la Vérité est une ; le trépas, aboutissement ou passage, en est le prémonitoire.

13. Pour terminer, voici un texte de la tradition upanishadique, expression de la vérité en relation directe avec le dieu de la mort, le feu, la fragilité et la précarité de l'homme qui préfère toujours glorifier le divin au lieu de se mettre en colère et vivre dans les désirs mortels. (langage symbolique)

La face de la vérité est couverte par un plat doré.
 Enlève-le, O Pûṣan, pour moi, homme fidèle à la vérité.
 Enlève-le pour que je puisse voir. O Pûṣan seul voyant !
 Yama ! Soleil ! Fils de Prajāpati !
 Diffuse tes rayons ! Étends tes lumières !
 Je vois ta forme équilibrée ;
 Cette personne là-haut, c'est moi !
 Celui qui ne connaît pas de repos est le vent, l'immortel !

¹⁶. Là, qu'il me soit permis d'ouvrir une petite parenthèse pour confirmer avec Erik Peterson et Carl Schmitt son interprète : il est toujours question d'une *théologie politique* dans l'orthodoxie du christianisme quel que soit le changement qui a eu lieu avec le mystère de l'Incarnation, l'*exécution* faite par le Dogme et la théologie. Car ces derniers ne cessent pas de développer et d'approfondir leur herméneutique des textes sacrés et de s'exprimer dans la langue de l'homme d'aujourd'hui. Enfin, pour l'homme de prière, raison, liberté et nouveauté vont toujours ensemble et ne cèdent pas la place l'une à l'autre, consécutivement. Carl Schmitt, *Théologie politique*, Gallimard, traduction de Jean-Louis Schlegel, 2002, les pages 92, 136 et 182

Cendres sont ces corps en masse.

OM!

Esprit rappelle-toi le contrat! Rappelle-toi!

Esprit rappelle-toi le contrat! Rappelle-toi!

feu, tu connais toutes les couvertures; O dieu, conduis nous aux richesses,

Laisse le péché de la colère loin de nous;

Et nous t'offrirons la suprême hymne d'adoration¹⁷.

14. Dans cet hymne upanishadique, vérité, connaissance, lumière, vision, royauté, mort, fidélité, précarité et contrat sont intimement attachés à l'Unité, principe inhérent à la Dualité cosmogonique, et dont le secret est entre les mains de l'homme, le seul qui hérite des yeux et de l'intelligence de *Purûsha* pour régner sur le reste de la créature. Ce fidèle à la Vérité est lui-même le Fils de *Prâjapâti*, qui engendre tout le créé entre autres, les dieux, et les enfers. Le Soleil, l'autre face de la vérité couverte par la lumière, c'est lui qui appréhende et saisit le règne de l'équilibre dans la diversité des formes, remplit son contrat avec la mort pour en enlever toute couverture, déchirer le voile de *maya* et **purifier** terre et ciel par le feu de la Vérité elle-même¹⁸, l'essence dont il est le Fils et le Roi. Etant un symbole royal, le plat doré est le soleil lui-même qui règne sur le monde d'en bas diffusant ses rayons, ses lumières, sa chaleur, pour l'harmonie du tout, de la clarté comme de l'ombre son fidèle ami. Seul, le vent, l'esprit immortel, connaît le secret de cette subtilité : le souffle primordial, le son originaire dont la perpétuelle cadence revivifie la cendre, la crémation du vivant et répond à l'appel du feu, à la volonté du renouvellement éternel, le Retour Eternel.

¹⁷ . *Bṛhadâraṇyaka Upaniṣad*, 5.15, Oxford University Press, 1996, p. 79.

¹⁸ . *Rig Veda. I. 31. 6.*, "I purify earth and heaven by the Truth"

Homme qui s'en va, pense à ceux qui restent, c'est dans leur prière que tu règneras.